

l'espoir. Nous nous proposons dans cet article de faire ressortir en premier lieu les passages de la désespérance qui parsèment les œuvres étudiées, puis quelques passages des textes qui métaphorisent l'espérance. Comme question fondamentale, quels sont les signes qui symbolisent la désespérance et lesquels signes ceux de l'espérance ? Hypothèse en écho à cette question, l'écriture du chaos, de la dérélition, de l'obscène seraient les signes de la désespérance ; à l'inverse l'eau (élément purificateur), l'écriture messianique, prométhéenne seraient quant à elles les symboles de l'espérance, du renouveau.

L'objectif visé, à travers cette production, est de décrypter entre les lignes les signes qui symbolisent la désespérance et par ailleurs ceux de l'espérance. L'approche méthodologique convoquée est la sociocritique de Lucien Goldmann avec un clin d'œil au post colonialisme.

1. L'écriture de la désespérance

La littérature africaine d'expression française a été le produit d'une période née et promue grâce notamment aux contradictions de la colonisation ; elle fut longtemps littérature de revendication et de révolte. Aujourd'hui, à suivre attentivement les productions nouvelles, il semble bien qu'une autre thématique surgisse plus exactement. Sans doute, on peut dire qu'il y a une diversification nette des thématiques et qu'à l'instar de toute littérature, les productions africaines tendent à habiter des lieux nouveaux et, de ce fait, à se particulariser selon les tendances idéologiques et littéraires des auteurs.

Comme dans la plupart des littératures africaines contemporaines, c'est la politique qui semble dominer le roman. Aujourd'hui, les indépendances sont un « noir mensonge », elles apparaissent « comme le début d'une nouvelle ère de souffrance et de sacrifice » (A. Ntonfo, 1982 :143). Les principaux ennemis des peuples africains sont le sous-développement criard et les régimes politiques néocoloniaux. Ces régimes fantoches, totalitaires, confisquent les libertés démocratiques et sont incapables de créer les conditions indispensables à un réel développement intégral de leurs nations

respectives. Les œuvres convoquées, en l'occurrence *L'histoire du fou* de Mongo Béti, *La Nuit sacrée* de Ben Jelloun, *Les Soleils des indépendances* d'Ahmadou Kourouma pour ne citer que celles-là (la liste complète se trouvant en bibliographie), dressent un tableau sans concession de l'Afrique d'aujourd'hui, avec ses laissés-pour-compte du développement.

Dans ces pays imaginaires qu'ils créent, où bien des gens pourraient se reconnaître, les auteurs décrivent avec une plume minutieuse la dérive du continent, symbole des peuples bernés par les promesses d'un monde meilleur des indépendances africaines. Avec l'éclatement des valeurs traditionnelles, la disparition des activités agropastorales, les pleurs des enfants affamés aux ventres ballonnés, l'Afrique est devenue une terre de désolation, sans plus rien qui subsiste. Continent rongé par l'arrogante incurie d'élites nationales avides de luxe, sourds et aveugles à la souffrance ambiante tel que le décrit l'écrivaine Ken Bugul, dans *La Pièce d'or* : « Ces autorités qui promettaient que les problèmes allaient être réglés et les problèmes s'entassaient les uns sur les autres et s'enroulaient comme un tapis de prière oublié » (Ken Bugul, 2006 : 136).

Il est avéré que lorsque l'imaginaire de l'écrivain est totalement englué dans une noire réalité, le cauchemar succède au rêve et s'ensuivent des « écritures de l'hallucination et de la terreur ». Une des caractéristiques du roman africain post-indépendant est ce qu'il est convenu d'appeler le « déprimisme » qui est une forme de désespérance (Jean Marie Ronart, Académicien, *Le Figaro littéraire*, 15 octobre 1998). Les romans déprimistes dessinent en creux tout ce qui manque à la société d'aujourd'hui. La réalité a détruit l'idéal. Il n'y a plus rien. Ces romans font un portrait désespéré des injustices de la nouvelle société. Cette pleine mutation dans le roman français s'applique aussi bien à la littérature africaine de ces dernières années.

La représentation romanesque des écrivains commis est dominée par l'archétype du dictateur qui hante l'imagination collective du continent. Sur le terrain de l'analyse politique, on note une récurrence du dictateur en puissance avec exagération des traits, des pouvoirs parallèles. Les textes donnent à voir un autre monde terrifiant, absurde

et grotesque. Le texte accumule des images terrifiantes. Des symboles bibliques d'une apocalypse politique transparaissent dans ces œuvres convoquées en étude, comme pour annoncer la fin tragique. L'Afrique a cessé d'être une concorde pour devenir un lieu d'anathèmes où tous les malheurs se sont donné rendez-vous. La boîte de Pandore s'est ouverte sur le continent. En témoignent ces lignes tirées du roman *Les Ecailles du ciel* de Tierno Monenembo :

Non, tu ne le connais et moi, non plus d'ailleurs. Mais quand nous le connaissons, c'en sera fini de nos galéjades. Plus d'amis, plus d'ennemis. Plus de mère, plus de père. Plus de passé, plus d'avenir. Nous serons nus, dépouillés, nos cupidités et nos pêchés à fleur de peau. Ha, le moment de vérité, seul ! Sans fards, sans mensonges, sans bijoux sous cet œil. (T. Monenembo, 1986 : 41)

Allusion est faite ici au jugement dernier. La référence au cheval blanc le jour de l'enterrement du père de la narratrice de *La Nuit sacrée* du romancier Tahar Ben Jelloun, puis au cheval dans le roman de Monenembo susmentionné renvoie aux cavaliers de l'Apocalypse. Sous la plume de ces auteurs, l'Apocalypse devient progressivement synonyme de mort et de destruction, objet de peur et d'horreur. C'est la crainte de la destruction associée à la fin du monde. Comme aucune œuvre littéraire n'émerge du néant, le roman africain contemporain s'inscrit nécessairement dans un contexte socio historique « qui le marque profondément de l'intérieur » (J. Pelletier, 1994 : 54). En tant que construction diégétique, énonciatrice et temporelle, le roman absorbe les conflits idéologiques présents dans le discours social de ces dernières années, particulièrement ceux qui concernent le rapport au passé. Ainsi, la sociocritique ne s'intéresse pas à ce que le texte signifie mais à ce qu'il transcrit, c'est-à-dire à ses modalités d'incorporation de l'histoire, non pas d'ailleurs au niveau des contenus mais au niveau des formes.

La violence du pouvoir d'état se manifeste par des actes d'assassinats, de tortures, de viol et de perversion sadique. Les écrivains, témoins douloureux des longues souffrances d'un peuple exténué, ne peuvent restés indifférents. Sous leurs plumes, c'est la satire burlesque des nouveaux Etats. Les écrivains convoqués dans cette étude sont représentatifs de cette génération du malaise de l'Afrique qui a succédé aux

enthousiasmes révolutionnaires de la période des indépendances. Leurs œuvres dénoncent, par une écriture du cauchemar, le despotisme tropical des dictatures africaines. Une succession de malheurs et de catastrophes révèle que le mal est omniprésent sur le continent, voire sur la terre et que la vie est incohérente et absurde. Au fil du récit se met en place l'esthétique de la terreur. C'est le récit d'une descente dans les illuminations de la folie.

De manière spécifique, les œuvres étudiées sont écrites dans une veine caustique, vitriolique et laissent un arrière-goût d'amertume, de « nausée sartrienne ». L'ensemble de ces œuvres, comme le mentionne Dostoïevski dans *L'Eternel mari* : « figure la descente jusqu'au dernier cercle de l'enfer, la phase la plus tragique de la méditation de l'écrivain, celle où sa vision du monde prend les couleurs les plus sombres, où pour lui les forces du mal semblent triompher partout et définitivement » (Dostoïevski, 1880 : 158).

Cette vision démoniaque est devenue réalité. C'est un peu comme si on assistait à un film d'horreur, mais là ce n'est pas du cinéma. Alors on se dit que « L'âge d'or n'est pas pour demain », titre évocateur du roman de l'écrivain A.K Armah. C'est le triomphe de la précarité au plan social.

A l'exception de quelques privilégiés qui prennent leur petit déjeuner au champagne et roulent carrosse dans une ville pleine d'immondices, le petit peuple se contente de valeurs-refuges. Les sectes poussent comme des champignons et les bars abondent autant que les lieux de prière, plus que les écoles et beaucoup plus que les hôpitaux. Les filles se prostituent pour quelques sucettes et font des enfants dès le bas âge, des enfants issus des nattes clandestines. Ces maternités précoces et successives conduisent les filles à une vieillesse prématurée, à l'image de ce personnage du roman d'Ananda Devi, *Le Voile de Draupadi* : «Alors que le visage est demeuré étonnamment jeune, l'intérieur s'est dégradé, a démesurément vieilli, s'est écartelé entre ses envies prisonnières » (A. Devi, 1993 : 60).

Les garçons non plus ne sont pas en reste. Ils vivent d'expédients et vieillissent avant la retraite, avant même d'entrer en fonction. Cet exemple tiré du roman de Tahar Djaout est illustratif : « Nous sommes un peuple où la vie active débute très tôt : berger à quatre ou cinq ans, laboureur à treize, père de famille à dix-sept ou dix-huit. A l'âge de trente-cinq ans on passe (...) dans le champ des hommes... » (T. Djaout, 1984 : 74).

Rien d'étonnant à la vieillesse prématurée des uns et des autres. Surtout, les filles que les maternités successives ont chiffonnées avant l'heure, présentant des visages sans sourire, de veuves précoces. Etouffement, saccage, nausée, tels sont les mots qui jaillissent sous la plume des écrivains convoqués pour évoquer ce mauvais sang de l'enfance qui empoisonne les peuples et dont ils cherchent à se débarrasser par une fuite éperdue vers les paradis artificiels, l'exil. Dans ce monde de chaos, le désespoir semble la chose la mieux partagée.

Les tableaux de la vie africaine se présentent totalement sombres et désespérés. Fiction et réalité se confondent dans les œuvres comme pour signifier que dans les ghettos de la misère, la réalité rejoint la plus folle fiction. Partout c'est la déception et la désillusion, à la limite du désespoir ; c'est le détournement d'un peuple noté par André Ntonfo en ces termes : « Toute une organisation de la société qui vise à déprimer et à vider l'avenir de tout espoir réel, qui force à la résignation ou à des solutions de fuite, quand ce n'est pas à une fin tragique... » (A. Ntonfo, 1982 : 34).

Dans les œuvres étudiées, la note dominante est pessimiste : les nouvelles sont marquées du sceau du désenchantement. A ces images idylliques d'un passé récent et qui pourtant semble révolu, correspond un présent rempli d'incertitudes et de désespoir. Nul n'ignore que les hommes sont à la recherche du bonheur, tel est la commune mesure de chacun. Mais une société qui abêtit, qui infantilise, où l'habitude de ne pas manger tous les jours devient réalité, où on se soûle comme une toupie de gaïac, il ne reste parfois que la voie royale du suicide, le grand voyage vers l'autre monde. Comme ce fut l'exemple des comploteurs dans *En attendant le vote des bêtes des sauvages* : « Les comploteurs (...) comprennent que nulle part sur cette terre, dans ce monde, ils ne peuvent plus espérer, compter sur aucune compassion (...) Par désespoir

certains se suicident » (A. Kourouma, 1998 : 254). Les auteurs voudraient que le petit peuple fût le reflet de la conscience collective qui peut nous renvoyer l'image de la vilenie ou de la grandeur morale. Les souffrances qu'endurent les personnages des romans résultent tout simplement de la faillite d'un système de valeurs.

On assiste de nos jours au triomphe de la mesquinerie, de la couardise, de la magouille et de la méchanceté. Il se dégage de tout ceci une laideur morale. Il semble que les hommes ont oublié tout sens de sacrifice, toute noblesse d'âme. On évolue dans un monde où la notion de partage a déserté les cours et où tout engagement d'aide à autrui devient délit. Chacun tient à sauver sa place, ses acquis et peut-être sa peau. Parfaite illustration de cette médiocrité morale qui affecte grands et petits, puissants et faibles. Autant d'actes déshonorants pour une société qui n'aspire qu'à se construire au lendemain des indépendances.

Depuis les indépendances, peu de choses ont changé. La grandeur des pères fondateurs qui avaient provoqué crainte et admiration du monde entier, fait ressortir la médiocrité de leurs successeurs qui, eux, n'inspirent trop souvent que sarcasme et dégoût. Le peu d'héritage laissé par la colonisation tombe en déshérence, en désuétude. Les œuvres étudiées concentrent en elles toutes les turpitudes d'un monde malade et en déréliction, d'un continent à la dérive, d'un « bateau ivre ». C'est la caricature à peine voilée des régimes civils et militaires, des pouvoirs obscurantistes ou intellectuellement aliénés qui ont, les uns comme les autres, conduit l'Afrique au désastre multidimensionnel qui est aujourd'hui son lot. Les récits de ces héros en lambeaux rappellent les cercles de l'enfer de Dante, comme le fait remarquer Tahar Djaout dans *Les chercheurs d'os*, l'Afrique est semblable à « cet enfer sans rémission dont le livre fait le lot des impies » (T. Djaout, 1984 : 12). Le chaos décrit est une représentation symbolique de la confusion qui règne en Afrique, de l'échec des générations précédentes et de l'héritage catastrophique des générations futures. Plus de quarante ans après les indépendances, le développement est encore à ses balbutiements. Le mal-être des personnages est une métaphore du mal-être du

continent. Ce mal-être, synonyme de la fatalité du malheur énoncé dans la malédiction divine pendant la genèse.

Une des caractéristiques des romans africains post indépendances est l'absence de héros. Evoluent de façon générale des personnages vides, creux, timorés, définis par le flou identitaire, quand ce n'est pas par la lâcheté et les compromissions qui sont celles des intellectuels et des cadres. Comme l'indique une formule de *L'Etat honteux* de Sony Labou Tansi : « Pas de héros dans ce pays. Ici, c'est la terre des lâches ». Les personnages se présentent comme des héros négatifs (des anti-héros) parce que leurs actions sont perçues comme mauvaises. Ce sont des héros « disqualifiés ». Le rapport émotionnel avec le héros devient problématique.

L'œuvre refermée, le lecteur reste sur sa fin. La mort des personnages qui survient à la fin de la narration symbolise l'impuissance de l'élite africaine à réaliser une vraie révolution. Dans la mesure où le héros véritable, celui que Philippe Hamon qualifie de « héraut », celui qui supporte et proclame les valeurs d'une société ou d'un groupe n'est plus admirable, exemplaire, la notion d'héroïsme positif est en voie de disparition dans les œuvres convoquées en étude.

L'un des aspects de la désespérance relevé dans les romans étudiés est la stérilité de la femme. *Les Soleils des indépendances* de Kourouma, *La Nuit sacrée* de Jelloun, *Les écailles du ciel* de Monenembo, pour se limiter à ces quelques exemples, en sont des exemples illustratifs. Si ce n'est la stérilité primaire, ce sont des grossesses non menées à terme. L'idée de stérilité des femmes dépasse ces personnages. Cela témoigne de la monotonie désespérante des paysages naturels. La stérilité caractérise ce paysage qui refuse de se renouveler, de se régénérer : terre aride et ingrate, rivière asséchée, harmattan sec, etc. La stérilité est un signe de désarroi, de souffrance psychologique. C'est un point de départ de la déchéance. C'est aussi le symbole de la disparition d'une époque. Elle traduit l'impossibilité de reproduire le passé, de le faire revivre. Cela traduit également l'incapacité plutôt l'impuissance de l'Afrique à se renouveler à partir d'elle-même, à enfanter de nouvelles structures qui lui ressemblent et qui lui conviennent. Cette vision de l'Afrique du début des indépendances demeure en effet

pessimiste. Il ne s'agit plus alors de stérilité, mais d'une fécondité avortée où l'on pourrait voir le symbole d'une Afrique « mal partie » après ces années d'indépendance. La stérilité se situe également, de façon métaphorique, dans les rapports des colonisateurs et des colonisés. Dans la nature de ces rapports, rien ne semble avoir changé. Ce que relève Aminata Traoré : « Rien n'a changé dans la nature des rapports entre les anciennes puissances colonisatrices (...) et leurs anciennes colonies, excepté la forme et les mécanismes de la dépossession et de l'assujettissement » (A. Traoré, 2002 : 106, 107).

En somme, les espoirs sont déçus. Les désillusions sont le dénominateur peu ou prou commun à l'ensemble de la production romanesque de ces quarante dernières années. Tout porte à croire que le roman africain contemporain s'inscrit dans la tradition littéraire du désenchantement, du pessimisme. Cependant, la lecture approfondie des œuvres étudiées fait entrevoir en filigrane qu'il ne faut pas désespérer de l'avenir : « Y a toujours la vie qui reste, même quand le diable est passé », dixit Tierno Monenembo. Faire naître et garder l'espoir, telle est l'une des missions de l'écrivain. Quels sont donc ces signes de l'espoir relevés dans les romans étudiés ?

2. L'écriture de l'espérance

L'une des fonctions premières de la littérature dans l'histoire des civilisations est d'expliquer la société de son époque. Comme le souligne Lucien Goldmann : « L'œuvre constitue une prise de conscience collective à travers une conscience individuelle » (L. Goldmann, 1964 : 114). Il est permis de penser que tout texte fictionnel est figuration de la manière dont son auteur se situe. Il prend position, idéalement ou pratiquement, dans l'espace institutionnel. Partant de là, la sociocritique étudie les rapports entre le texte littéraire, en tant représentation et réalité plurielle. Adoptant une méthodologie plurielle, elle puise autant dans les champs de la sémiotique littéraire, de la narratologie et de la critique thématique que dans ceux de l'histoire et de la recherche sociologique.

Dénonciateurs militants des indépendances avortées, les auteurs africains contemporains présentent dans leurs œuvres des dirigeants quittant facilement leur humanité pour devenir des monstres, transformant leurs sociétés en nids de violences et de folies diverses. C'est la dérive du continent africain sous le règne des dictatures ubuesques qui conduisent le peuple au désespoir. Les auteurs développent une littérature apocalyptique. Les scènes décrites dans leurs œuvres révèlent, dévoilent la réalité atroce que vivent les personnages.

Cependant, tout en présentant l'image d'une Afrique meurtrie, ces auteurs refusent de se résigner. Leur écriture ose affronter le chaos, avec les seules armes des mots, pour donner le courage de tenter de l'exorciser. Le lecteur doit être un fantassin de l'aurore afin que la terre ne porte plus de réfugiés, de déportés, de mutilés, d'exilés. Le rôle de l'écrivain est d'entretenir l'espoir de voir cette réalité atroce changer. A travers les passages qui métaphorisent l'espoir, ces écrivains veulent signifier qu'en toute situation-aussi calamiteuse soit-elle- le printemps arrive toujours, au bout du compte. Leurs écritures, c'est une arme pour comprendre et agir. Comme l'a signifié Mongo Béti dans la revue *Peuples noirs. Peuples africains* n° 11 : « L'écriture (...) chez nous peut renverser les tyrans, sauver les enfants des massacres, arracher une race à un esclavage millénaire, en un mot servir ».

Quels sont donc les signes annonciateurs du renouveau décelés à travers l'écriture cathartique, symbole de la transcendance du réel ? Il convient de commencer par l'eau, force ou énergie purificatrice. Malgré la prédominance de la vision afro pessimisme contenue dans les romans étudiés, quelques passages surgissent de ce chaos et symbolisent l'utopie d'un futur de liberté et de démocratie, présenté comme un fleuve impétueux et irréversible que l'on retrouve dans *L'Histoire du fou* et *Les Ecailles du ciel*. Dans le premier, le débordement des colères populaires est comparable aux débordements des eaux en furie :

Le ruisseau s'est enflé des amertumes accumulées des citadins, des impatiences torrentielles des générations, de poussée impétueuse des ambitions frustrées. Un beau matin alors que dormaient les experts repus dans des lits douilletts de leur responsabilité, le déluge du temps a

accompli son œuvre et le fleuve a sailli de son lit pour débouler vers l'océan. (M. Bédi, 1994 : 189).

L'océan dont il est question ici est la forteresse imprenable de la Présidence de la République, sorte de murailles de béton dressées par le despotisme. Nul n'ignore que rien ne peut résister contre un cours d'eau en furie. De façon répétitive et similaire, l'image de ce cours d'eau en crue est observée dans le second roman précité, symbolisée par l'orage : « L'escogriffe n'était pas encore à terre que l'orage attendu et néanmoins redouté explosa de son trop plein d'air ionisé » (T. Monenembo, 1986 : 184). A travers ces messages, les auteurs veulent faire percevoir au lecteur que la littérature est, même dans une situation de désespoir, porteuse d'un message d'espoir voire d'efficacité. Les tyrans s'éteindront comme des météores.

Les œuvres tournées vers l'avenir sont remplies de détermination et d'espoir. La verve, l'énergie que ces auteurs emploient pour dénoncer l'injustice et le scandale de ce monde, n'est pas celle d'hommes désabusés. Ils ont le profond désir de transformer ce monde pour le rendre plus juste, plus humain. Comme le mentionne Kourouma dans *En attendant le vote des bêtes sauvages* : « La nuit dure longtemps mais le jour finit par arriver » (A. Kourouma, 1998 : 358). On décèle, à travers ces productions littéraires, de façon discrète, ténue, récurrente, les indices d'une foi en l'avenir qui paraît être le résultat d'une double démarche de l'esprit : lucidité, vigilance de façon à combattre les faux-semblants de l'aliénation.

Il y a chez ces auteurs un optimisme impénitent qui, en dépit des démentis que nous infligent quotidiennement la vie, refuse à croire à la méchanceté radicale de leurs contemporains. Leurs œuvres permettent au peuple de voir clair pour découvrir l'origine de son malheur et y trouver un remède. La naissance d'un ordre nouveau est un leitmotiv qui apparaît de façon redondante et en des termes récurrents. Dans le roman de Kourouma, on parle de « construire un nouveau pays sur un nouveau socle ferme, propre et sain » (Kourouma, 1998 : 342). Dans *Retour à Soweto* de Sipho Sepamla, allusion est faite au retour du messie, synonyme de changement de l'ordre des choses : « Dans son cœur l'espérance était profondément gravée, parce qu'aux yeux des exilés

brûle la lumière éternelle du retour. Le messie reviendrait : il y croyait, dur comme fer » (S. Sepamla, 1986 :380).

L'Histoire du fou, quant à lui, parle d'une aube nouvelle : « Une aube nouvelle se lève, riche d'éclat et de merveille de toute sorte pour vous, pour vos enfants » (M. Bédi, 1994 : 162). Pour être limitatif, on citera pour terminer *La nuit sacrée* de Ben Jelloun où il est question « *d'acquérir une nouvelle vie* », de se refaire une nouvelle vie avec les mots et les expressions comme « *Ame nue, blanche, vierge* », « *corps neuf* », « *air nouveau* », renforcés par cette phrase : « *J'espérais à une nouvelle naissance dans une peau vierge et propre* » (Ben Jelloun, 1987 : 58, 59). Les personnages de ces œuvres échappent au présent en se frayant la voie, par l'imagination, vers des lendemains meilleurs. Ils se projettent dans un monde d'utopie où tout ne serait qu'amour, non-violence, communion de tous les êtres avec le cosmos, victoire définitive sur la mort. Ce qui se traduit par cette prophétie tirée du roman *Les chercheurs d'os* : « Un jour, tout ceci ne sera qu'un mauvais souvenir que des exigences plus belles éclipseront (...). Notre manière d'être aussi va changer. Nous n'emploierons plus nos forces à nous entredéchirer » (T. Djaout, 1984 : 106).

Ces personnages font jeter à bas le monde ancien qui s'écroulera dans des désastres multiples et des apocalypses tumultueuses, laissant transparaître un monde nouveau. Des œuvres étudiées transparaissent des révolutions heureuses, des cataclysmes sauveurs, les éruptions somptueuses, la subversion jubilatoire de la langue : ces œuvres accomplissent dans un désastre de mots la révolution annoncée, elles sont elles-mêmes l'équivalent d'un cataclysme libérateur. L'écriture se fait prophétique, messianique, prométhéenne, mythique. Il faut garder espoir, s'armer de patience en attendant les jours meilleurs. Comme le présage le poète et peintre québécois Roland Giguère : « La main du bourreau finit toujours par pourrir » (R. Giguère, cité par J. L. Joubert et al, 1992 : 27). Il y a un temps pour tout. Il n'y a qu'un jour sombre, demain aussi le soleil brillera. Si on supporte la fumée, on se réchauffera avec la braise. «Comme ceux de Ramsès II, d'Alexandre le Grand et de Soundjata, tous les régimes finissent par s'en aller », (A. Kourouma, 1998 : 330).

Construire avec l'avenir, avec les jeunes en saisissant cette volonté d'ouverture du continent. Les jeunes sont l'espoir de demain. Les combattants de la lutte contre l'apartheid ont vite compris en mettant les jeunes à l'avant-garde du combat. Les jeunes représentent « la nouvelle race », « le nouveau porte drapeau ». Cette même confiance placée en la jeunesse se trouve dans *L'Histoire du fou* : « Mes enfants, je n'aspire plus qu'au repos. Les combattants, c'est vous maintenant. Armez-vous de vos javelots, ceignez vos boucliers », déclare le patriarche aux jeunes (M. Béti, 1994 : 167). Parole porteuse de souvenir, d'espoir, de révolte et de libération. Parole qui transcende l'événement et les situations pour aspirer à « l'homme total », sans race et sans souffrance. C'est cette croyance en l'espoir qui fait dire à André Breton que « Cette fin du monde n'est pas la nôtre ».

Les signes du changement sont patents. Cet espoir tourné vers la vie que l'on retrouve dans bon nombre de romans africains se lit dans les éléments naturels. Une brise matinale, un ciel clair, une aube nouvelle, etc., sont autant de signes d'espoir. Allusion est faite au paradis, au « ciel bleu impeccable où le soleil voguait, pareil à une vaste pièce d'or » dans *Les chercheurs d'os* (T. Djaout, 1984 : 74). Dans *Le Voile de Draupadi*, c'est la référence à l'éclosion de la rose, au chant du moineau à l'aube qui témoigne de l'espoir : « Sur le rebord de la fenêtre, un moineau s'est blotti dans un rectangle de soleil en gonflant ses plumes pour se protéger du froid. Une rose chétive est parvenue à s'épanouir » (Ananda Devi, 1993 ; 17). Un peu plus loin, c'est l'occurrence au chant d'oiseau (Ananda Devi, 1993 : 174). Le message d'espoir est tel tout au long de la vie, il y a des occasions où l'on croit que l'on entame la descente aux enfers, mais on arrive toujours à se refaire, à se reconstruire.

L'écriture s'avère une arme efficace pour hâter les « nuits des dictatures ». Une manière de mettre les grandes vérités à la portée de tous. Tout en présentant aux lecteurs des faits et non pas des solutions, c'est à leur conscience que les écrivains demandent de s'impliquer à fond pour qu'aucune forme d'injustice ne passe désormais inaperçue. Même si l'ombre paraît incertaine, une lueur de salut pointe à l'horizon, aube nouvelle annoncée par l'écrivain Moussa Konaté dans son roman au titre évocateur, *Une aube*

incertaine : « Ce jour-là, nous avons cru apercevoir une lueur dont nous avons perdu jusqu'au souvenir » (M. Konaté, 1985 : 198). C'est pour dire que la violence ne peut étouffer les messages de liberté.

L'espoir, c'est la dissipation des nuages à l'approche du soleil. C'est la renaissance comme pour l'oiseau phénix renaissant de ses cendres. C'est aussi le vent, la brise qui souffle. Les écrivains se font les défenseurs d'une vision du monde faisant appel à un changement radical des valeurs de leur société. Le roman, faut-il le rappeler, demeure l'une des expressions valables de l'espoir, la preuve de la croyance profonde en la possibilité de changer le monde. Un jour, le blé jaillira. Tel est le souhait formulé par Ben Jelloun : « Un jour, le soleil descendra un peu plus vers toi (...) Un jour la montagne (...) t'offrira une parure d'étoiles et t'enverra au pays de l'amour infini... » (T. Ben Jelloun, 1987 : 183). Tout va changer en mieux désormais. On ne viendra plus tourmenter les populations. Pourvu qu'elles y mettent un peu du leur. Les bouleversements observés par-ci par-là, augurent un avenir de paix, de concorde et de sécurité pour les populations qui avaient été si longtemps frustrées. Rien de macabre ne peut durer éternellement. Ce qu'il faut aux jeunes générations, c'est la vie. Il faudra que ça bouge. Que les jeunes regardent plus loin que le bout de leur nez. Fasse que le « tambour à l'aube des temps nouveaux » puisse résonner pour l'Afrique entière.

L'espoir est permis. Même s'il n'est pas un flambeau qui resplendit avec force, il est une lueur qui est à entretenir. Cet optimisme transparaît à travers les réflexions, les analyses, les démonstrations, les arguments et les explications, comme pour atténuer le diagnostic implacable des narrations et des descriptions. La paix a ses partisans, de même l'idéal moral et religieux. Jean Coriace rassure dans *La Vie et demie* : « Qu'ils (les tueurs de Jean-sans-Cœur) viennent avec les fusils de la guerre, nous leur opposerons les fusils de la paix, les fusils de la foi » (S.L. Tansi, 1979 : 158). *Le Cercle des tropiques* se termine sur des accents religieux, entre autres : l'« *Espérance* » renaît. Il faut croire que l'homme doit sauver l'homme. Les proverbes des aïeux restent toujours vrais. Cela est bien révélé dans *Les Soleils des indépendances* : « La plus belle harmonie, ce n'est ni l'accord des tambours, ni l'accord des xylophones, ni l'accord des trompettes, c'est

l'accord des hommes » (A. Kourouma, 1970 : 181). Il s'agit de dépasser toutes les querelles intestines, mesquines, inutiles et stériles qui divisent les hommes. L'unité est possible si les Africains savent que les tiraillements sont inefficaces et sans objet. Le pessimisme serait alors terrassé par les forces du changement éclairées par un humanisme vrai.

CONCLUSION

Commençons la conclusion par cette citation de Ngugi Wa Thiongo : « Ces jours sombres et cette terreur ne peuvent continuer continuellement. Un jour radieux va sûrement venir, un jour chaud et doux qui succèdera à ces souffrances, un jour où nous pourrons respirer la pureté et la chaleur de Dieu » (N. W. Thiongo, 1983 : 117).

Les intellectuels, les écrivains, sont des avant-gardistes. Ils luttent pour des idées nouvelles. Ils luttent pour le droit à la liberté d'expression. Certes nous convenons avec l'écrivain togolais Koffi Efoui qui récusait l'idée d'une littérature qui transformerait le monde : « Ce n'est pas en écrivant quelques pages que l'on va bouleverser l'ordre du monde » (Koffi Efoui, 1995 : 25). Cependant nous continuons de croire à la littérature tout en restant lucide et en sachant que ce n'est pas demain la veille. La littérature ne donne pas à manger, de manière concrète. Mais elle apprend à semer le blé. Le pain jaillira. Beaucoup d'écrivains, parmi lesquels René Depestre, ont milité autour des années 1956 pour la décolonisation de l'Afrique.

Aujourd'hui, le continent est décolonisé et a acquis relativement son indépendance. L'Afrique se doit de porter de nouveaux fruits, avec les noyaux autres que ceux du passé. C'est peut-être la solution pour affirmer une nouvelle personnalité et développer un sens nouveau des responsabilités. Ce continent ne connaîtra ni paix, ni prospérité, ni liberté tant que ses hommes n'auraient pas détruit en eux le vieil ordre qui les rive au passé et les empêche de lever leurs regards vers d'autres horizons.

- BEN JELLOUN, Tahar (1987). *La Nuit sacrée*. Paris, le Seuil.
- BETI, Mongo (1994). *L'Histoire du fou*. Paris, Edition Julliard.
- BUGUL, Ken (2006). *La pièce d'or*. Paris, Ubu Editions.
- DEVI, Ananda (1993). *Le Voile de Draupadi*. Paris, L'Harmattan.
- DJAOUT, Tahar (1994). *Les Chercheurs d'os*. Paris, le Seuil.
- EFOUI, Koffi (1993). *Regards contemporains, Théâtre, mémoire*. Carnières, Lansmann.
- GOLDMANN, Lucien (1964). *Pour une sociologie du roman*. Paris, Gallimard.
- JOUBERT, Jean-Louis et al. (1992). *Anthologie de la littérature francophone*. Paris, Nathan.
- KONATE, Moussa (1985). *Une Aube incertaine*. Paris, Présence Africaine.
- KOUROUMA, Ahmadou (1970). *Les Soleils des indépendances*. Paris, le Seuil.
- KOUROUMA, Ahmadou (1998). *En attendant le vote des bêtes sauvages*. Paris, le Seuil.
- LABOU TANSI, Sony (1979). *La Vie et demie*. Paris, le Seuil.
- MONENEMBO, Tierno (1986). *Les Ecailles du ciel*. Paris, le Seuil.
- NGUGI WA THIONGO (1974). *Weep Not, child (Enfant ne pleure pas)*. Londres, Heinemann.
- NTONFO, André (1982). *L'Homme et l'identité dans le roman des Antilles et Guyane française*. Québec, Canada, Naamann.
- PELLETIER, Jacques (1994). *Littérature et société*. Montréal VLB éditeur.
- SEPAMLA, Siphon (1986). *Retour à Soweto*, roman traduit de l'anglais par Jean Pierre Richard, Paris, L'Harmattan.
- TRAORE, Aminata (2002). *Le viol de l'imaginaire*. Paris, Présence Africaine.
- TCHENGUELE, Simon (2016). *La vision apocalyptique de l'Afrique chez les romanciers africains contemporains*, Thèse de Doctorat/PhD. Université de Yaoundé 1. Département de Littérature et Civilisation africaine, République du Cameroun.